

L'héroïque et le quotidien

Hannibal et les autres dans les Alpes

par
M i c h e l
T a r p i n

On ne peut évoquer le passage d'une armée à travers des Alpes¹ sans que viennent aussitôt à l'esprit les exemples célèbres d'Hannibal et de Napoléon. Chefs de guerre téméraires, ils ont entrepris ce que leurs contemporains prétendaient impossible ou tout au moins périlleux. Mais il faut aussi reconnaître que, habiles politiques, ils ont pris soin de laisser à la postérité des récits avantageusement rédigés par leurs historiographes attirés, ou des images que des

artistes plus ou moins complaisants – et souvent stipendiés – ont réalisées à la gloire du chef (et non à celle du malheureux fantassin qui a fait tout le trajet sur ses pieds, parfois déchaussés). Tous les Valaisans connaissent le tableau dans lequel David a mis en scène un Napoléon fièrement dressé sur son blanc destrier, montant à la conquête du Grand-Saint-Bernard, de l'Italie, et de la gloire, sur fond de soldats en marche. Oubliés le mulet et le malaise du

¹ Ce texte reprend pour l'essentiel, et en la complétant, ma communication présentée au Grand-Saint-Bernard lors du colloque « Les Alpes à la croisée des regards », organisé par la Société d'Histoire du Valais Romand, dont je remercie le président, Jean-Henry Papilloud, pour son invitation. Les textes mentionnés ne sont pas tous cités : on les trouvera dans TARPIN, BOEHM, COGITORE, EPÉE, REY, 2000. Les amateurs y trouveront les textes latins ou grecs originaux correspondant aux traductions données ici. Sauf mention contraire, les traductions sont de l'auteur.

général, comme les pieds gelés de la troupe. Le faible nombre des épisodes auxquels on pense d'emblée pourrait d'ailleurs laisser croire que l'exploit était rare, ce qui est indispensable à l'héroïsme. Pourtant, à y regarder de plus près, faire passer un col alpin à des dizaines de milliers d'hommes est assez vite devenu presque banal. Mon propos est ici de montrer que l'exploit, et plus particulièrement celui d'Hannibal, tient plus au récit qui en est fait qu'à l'acte même. Pour Hannibal, qui sert de référence à tous ceux qui ont suivi, on sait qu'il avait entretenu une assimilation entre lui-même et Hercule, grand ouvreur de routes nouvelles, et premier héros légendaire à avoir passé les Alpes avec une troupe². Pourtant, dès l'Antiquité, on contesta la portée de l'exploit. Certains le firent sournoisement, comme Dion Cassius (III^e s. après J.-C.), qui rappelle en passant qu'Hannibal était le premier des non-Européens à être passé avec une armée, ce qui sous-entend qu'il n'était en fait pas le premier³. D'autres le firent plus scientifiquement, comme Polybe (II^e s. avant J.-C.),



Intaille en calcédoine de couleur verte représentant Hercule couvert par la léontè (peau de lion), découverte en 1976 à Martigny (Photo Archéologie cantonale, Martigny)

qui critique le travail de ses collègues historiens, surtout sans doute Chéréas, Silénos et Sosylos – trois auteurs dont l'œuvre nous est perdue –, et les accuse d'avoir magnifié la geste du Carthaginois sans respect pour la vérité historique⁴. Plus généralement, il reproche aux autres historiens de ne pas s'être documentés – alors qu'il est allé lui-même sur place (sans doute en 151 avant J.-C.) – et d'avoir oublié que les Gaulois étaient passés auparavant à plusieurs reprises, parfois avec femmes et enfants⁵.

LES GAULOIS AVANT HANNIBAL

En effet, le premier voyage transalpin des Gaulois aurait eu lieu, selon les sources, soit déjà vers 600 avant J.-C., soit, plutôt, vers 400 avant J.-C. Peu importe pour notre propos⁶. Malheureusement, les sources ne précisent ni les effectifs de ces Gaulois, ni les chemins empruntés. On admet aujourd'hui qu'ils sont probablement passés en plusieurs fois, et sans doute en se répartissant entre plusieurs cols. On pourra se reporter aux cartes proposées par L. Pauli pour ce qui est des principales voies de communication transalpines protohistoriques, sans doute couramment fréquentées par des commerçants⁷. Pour cet archéologue, par exemple, le Grand-Saint-Bernard aurait été fréquenté dès le Premier Âge du Fer, ce qui expliquerait, entre autres, le développement de Châtillon-sur-Glâne. Les sources, lorsqu'elles donnent des indications, montrent que les Gaulois n'auraient pas toujours emprunté les chemins les plus directs aujourd'hui. Ainsi, les compagnons de Bellovèse (un neveu du roi des Bituriges), partis peut-être du centre de la France, seraient passés par le territoire des Tricastins (Vaucluse actuel) et celui des *Taurini* du Piémont italien, tandis qu'un autre groupe parvenait du côté de Brescia, sans doute à travers un col des Alpes Rhétiques (Tite-Live, 5, 34-5). Que l'épisode soit le fruit d'une reconstruction historique plus tardive n'ôte rien au fait que l'on ait considéré ces voies comme précocement praticables.

² La légende d'Hercule a connu divers développements, qui ont conduit les érudits antiques à imaginer que les Alpes Grées, c'est-à-dire le Petit-Saint-Bernard, tireraient leur nom (de *Graius*: Grec) du passage d'Hercule, et que certains peuples étaient issus des compagnons du héros abandonnés en route, comme les Lépointiens. PLINIE L'ANCIEN, *Histoires Naturelles*, 3, 20 (24), 133-134.

³ DION CASSIUS, 13, 54, 10 : « Premier des non-Européens, autant que nous sachions, [Hannibal] traversa les Alpes avec une armée. »

⁴ POLYBE, 3, 20. Le débat, chez Polybe, prend prétexte de la geste d'Hannibal pour critiquer de manière plus générale tout un courant historique, qui nous est presque intégralement perdu, mais dont le représentant le plus célèbre est Douris de Samos. Ce courant visait à donner à l'histoire une teinte tragique, bien éloignée de l'analyse politique, préconisée par Thucydide et bien entendu par Polybe (voir, entre autres, le paragraphe méthodologique en 3, 57). Chéréas est inconnu en dehors de cette citation de Polybe. Le Sicilien Silénos et le Lacédémonien Sosylos avaient accompagné Hannibal.

⁵ POLYBE, 3, 48. De manière amusante, Hannibal, dans le discours que lui prête Tite-Live (21, 30, 8), explique de même à ses hommes que la traversée des Alpes n'est pas insurmontable, puisque les Gaulois l'ont fait récemment. La contradiction interne ne gêne ni Tite-Live ni la plupart des Modernes.

⁶ On pourra se reporter, par exemple, à BOCQUET 1991, pp. 91-156; GAMBARI 1991 pp. 401-414; PAULI 1991a, pp. 215-219; VITALI 1991, pp. 220-235; VERGER 1998, pp. 619-632.

⁷ PAULI 1991b, pp. 291-309.

Entre 238 et 232 avant J.-C., des Gaulois transalpins vinrent à l'aide des chefs boïens, qu'il rencontrèrent à Rimini⁸. Ils avaient dû passer par le Brenner, le Plöckenpass, ou éventuellement un col rhétique. La bataille de Télamon, en 225 avant J.-C. voit l'écrasement d'une troupe composée d'Insubres (région de Milan) et de « Gésates » transalpins. La panique provoquée par cette invasion avait conduit Rome à une mobilisation générale, qui aurait dépassé 700 000 hommes⁹. Aucun chiffre n'est avancé pour ce qui est de l'« immense armée » des Gaulois, mais Plutarque (*Marcellus*, 6, 3; II^e s. après J.-C.) précise que les Transalpins étaient plus nombreux que les Insubres de Cisalpine, soit sans doute plusieurs dizaines de milliers. Entre 225 et 222 avant J.-C., les Gaulois de Cisalpine louèrent 30 000 mercenaires rhodaniens qui vinrent les rejoindre dans la région de Milan (Polybe, 2, 34, 2). Le Grand-Saint-Bernard paraît alors le col le mieux placé, mais on ne saurait exclure le Petit-Saint-Bernard, moins apprécié cependant durant l'Antiquité. Ces deux cols aboutissent directement chez les Insubres, qui avaient lancé l'appel à l'aide, et sont donc sans doute à préférer au Mont Genève¹⁰.

Après Hannibal, des Gaulois franchissent encore en forts effectifs des cols des Alpes orientales. En 186 avant J.-C., un petit groupe tente de s'établir en Vénétie, dans les environs de la future Aquilée¹¹. Ce sont 12 000 hommes en armes, soit, avec femmes et enfants, entre 36 000 et 48 000 individus environ. Enfin, et surtout, en 102/101 avant J.-C., les Cimbres parviennent en Vénétie, très certainement par le Brenner. Ils se concentrent en tout cas dans la haute vallée de l'Adige et sont plusieurs dizaines de milliers. Officiellement, leur nombre varie entre 100 000 et 230 000, tués pour la plupart durant la bataille de Vercelli¹². Même en admettant avec A. Ziolkowski¹³ que les chiffres des tués sont fréquemment triplés, il faut admettre qu'au bas mot quelque 50 000 barbares ont franchi le Brenner – et sans doute des petits cols voisins – en plein hiver, avec femmes et enfants.

HANNIBAL S'ÉGARE DANS LES ALPES

Peu après la dernière « invasion » gauloise de 225 avant J.-C., Hannibal réalise la double traversée des Pyrénées puis des Alpes. Les effectifs de l'armée punique ont été discutés dès l'Antiquité. Cincius Alimentus¹⁴, rapporté avec des réserves par Tite-Live, évoquait une armée pléthorique de quelque 80 000 fantassins et 10 000 cavaliers. Tite-Live (21, 38, 2-4) considère, sans doute avec raison, que Cincius avait compté aussi les Gaulois et Ligures qui s'étaient joints à Hannibal dans la plaine du Pô. Il ajoute que, selon ses sources, les effectifs varient entre 20 000 fantassins pour 6 000 cavaliers et 100 000 fantassins pour 20 000 cavaliers : les deux paraissent excessifs. Les chiffres de Polybe sont beaucoup plus raisonnables, puisqu'il compte 90 000 fantassins et 12 000 cavaliers au départ de l'Espagne (3, 35, 1), 50 000 fantassins et 9 000 cavaliers après le passage des Pyrénées (3, 35, 7) et 38 000 fantassins et 8 000 cavaliers survivants après le passage du Rhône (3, 60, 5). Le chiffre donné par Polybe au passage du Rhône est d'autant plus intéressant que Cincius Alimentus, qui avait été prisonnier d'Hannibal, disait avoir entendu le Punique dire qu'il avait perdu 36 000 hommes après la traversée du Rhône : un chiffre du même ordre. Il a donc pu y avoir une confusion dans les sources, sans doute de la part de Cincius. Par ailleurs, Hannibal aurait placé une inscription sur une colonne au cap Lacinia, près de Crotone, sans doute dans le temple d'Héra (Polybe, 3, 33, 18 et 56, 4), sur laquelle il aurait indiqué être arrivé dans la plaine du Pô avec 12 000 Africains, 8 000 Ibères et 6 000 cavaliers, soit 26 000 hommes au total, contre les 46 000 que comptait Polybe au moment de pénétrer dans les Alpes, soit quelque 40 % de perte dans les Alpes, ce qui n'est pas incohérent en regard des pertes subies dans les Pyrénées, et correspond au taux de perte donné par Polybe pour la traversée des Alpes, et sans doute déduit de l'inscription. Ce fastidieux décompte a l'intérêt de nous montrer que les Carthaginois n'étaient sans doute pas plus

⁸ POLYBE, 2, 21, 3-5. L'effectif n'est pas donné, mais ces Gaulois étaient assez nombreux pour affronter les Boïens, révoltés contre leurs chefs, en une dispute fratricide. Or les Boïens formaient un des peuples les plus puissants de Cisalpine.

⁹ POLYBE, 2, 23; FABIVS PICTOR, fgt. 19b Jacob. = 31b F. = 30a Chassignet; TITE-LIVE, *Periochae*, 20, 9; PLINIE L'ANCIEN, *Histoires Naturelles*, 3, 20, 138. Le chiffre est énorme et on considère plutôt qu'il représente un inventaire de tous les Romains et alliés mobilisables.

¹⁰ Je désigne par ce nom l'ensemble des cols de ce secteur des Alpes comprenant la zone Mont Genève – Mont Cenis : les discussions pointilleuses à propos des cols voisins qui peuvent aussi être empruntés (Clapier, Petit Mont Cenis, etc.) ne me paraissent pas d'un intérêt majeur et ne concernent en aucun cas notre propos.

¹¹ TITE-LIVE, 39, 22, 6-7; 39, 45; 39, 54-5.

¹² Très nombreuses sources, parmi lesquelles : POLYBE, 2, 23; TITE-LIVE, *Periochae*, 68, 6-7 (140 000 tués, 90 000 prisonniers); VELLEIVS PATERCVLVS, 2, 12, 5 (au total plus de 100 000 tués et captifs); FLORVS, 1, 38 (3, 3), 14 (65 000 tués).

¹³ ZIOLKOWSKI 1990, pp. 15-36.

¹⁴ III^e s. avant J.-C. PETER 1967, *ad loc.*, écrit de lui qu'il était comme l'ombre de Fabius Pictor. A en croire Tite-Live, il ne serait pas très fiable. Il n'est pas cité par Polybe parmi ses sources, mais il est utilisé par Denys d'Halicarnasse.

nombreux que les Gésates qui avaient passé les Alpes sept ans auparavant, et surtout qu'Hannibal avait eu des pertes effroyables, puisqu'il avait laissé près des trois quarts de ses hommes (morts ou déserteurs) en cours de route : c'est un record.

Alors, où est l'exploit ? Ce n'est en tout cas pas la vitesse qui a pu paraître exceptionnelle. Hannibal a mis dix-sept ou dix-huit jours pour franchir la crête des Alpes, et au total cinq ou six mois d'Espagne à la plaine du Pô, alors que son frère cadet Hasdrubal n'aura besoin, en 207 avant J.-C., que de deux mois pour amener 60 000 hommes en Italie, dont peut-être quinze jours pour traverser les Alpes¹⁵. Nous ne disposons pas de données précises sur le temps passé par Hasdrubal dans les Alpes, mais les sources insistent sur la facilité de la traversée, alors que l'effectif était supérieur de 30 % à celui d'Hannibal. A titre d'indication, on retiendra que Scipion (le père du futur Africain), avait eu le temps de redescendre à Marseille, de naviguer jusqu'à Gênes, et de se rendre à Pavie pour attendre Hannibal, pendant que ce dernier passait les Alpes. Certaines sources évoquent le fait qu'Hasdrubal a profité de la route ouverte en pleine nature par son aîné, mais ce propos est de toute évidence tendancieux et vise à éviter à Hannibal la honte de n'avoir pas pu réussir ce que son frère cadet a réalisé. Dans les faits, nous savons qu'Hannibal disposait d'un certain nombre d'atouts. Il avait pris soin d'envoyer des explorateurs en reconnaissance, et ceux-ci avaient repéré le chemin et affirmé qu'il était difficile mais praticable, alors qu'ils l'avaient eux-mêmes accompli, sans doute en plein hiver 219/218 ou au plus tard au printemps 218 avant J.-C., en tout cas dans la neige¹⁶. Les ambassadeurs qu'il avait envoyés en Cisalpine ont pu faire l'aller-retour dans des délais très raisonnables. Les ambassadeurs gaulois de Cisalpine avaient promis de l'aide et garanti la possibilité de traverser¹⁷. La saison n'a pu gêner Hannibal qu'en fin de parcours, quand la neige a commencé à tomber. L'hostilité des Gaulois pouvait être désarmée, comme Hannibal

lui-même avait su le faire avec les Allobroges, et comme le fit Hasdrubal, qui avait négocié son passage.

A se concentrer sur la question un peu artificielle de l'identification du col emprunté par Hannibal, la recherche historique a un peu négligé un passage de Dion Cassius (III^e s. après J.-C.) et une remarque d'Ammien Marcellin (IV^e s. après J.-C.), qui précisent un point sous-entendu par Tite-Live. La méfiance du chef punique, qui lui permet d'échapper à l'embuscade gauloise, ou du moins d'en limiter les dégâts¹⁸, le conduit aussi à se défier des guides gaulois et apparemment de ses propres explorateurs. Si nos sources ne disent mot de ces derniers, même pas pour expliquer leur « disparition », c'est sans doute qu'ils n'ont pas pu jouer le rôle qui aurait dû être le leur dans les Alpes. Dion Cassius écrit qu'Hannibal, par méfiance, quitta le chemin prévu :

*Hannibal, en se hâtant de quitter ces lieux [les rives du Rhône] pour se rendre en Italie, se méfiait des routes plus directes et s'en détournait, mais endura une situation très pénible sur l'itinéraire qu'il prit. Ces montagnes-là sont en effet très escarpées, et la neige, qui était tombée en abondance, accumulée par le vent dans les gorges, les fit souffrir terriblement, ainsi que la glace, produit d'un gel intense; et beaucoup d'entre ses soldats périrent par suite du mauvais temps et du manque de vivres, tandis que beaucoup d'autres rentraient chez eux. Il y a un récit selon lequel il aurait fait lui aussi demi-tour, s'il n'avait pas trouvé que la route qu'il lui aurait alors fallu parcourir était plus longue et moins aisée que celle qui restait [devant lui]. C'est bien pour cette raison qu'il ne fit pas demi-tour, mais qu'il remplit les Romains d'étonnement et de crainte en apparaissant soudain au débouché des Alpes*¹⁹.

Ammien Marcellin est moins clair, mais indique bien qu'Hannibal a laissé ses guides et emprunté une route nouvelle :

Considérant néanmoins l'intérêt général, il [c'est-à-dire Publius Cornélius Scipion, père de l'Africain] engagea son frère à se

¹⁵ DIODORE DE SICILE (I^{er} s. avant J.-C.), 25, 19, 1 = TZETZES, *Histoires*, 1, 49-52.

¹⁶ POLYBE, 3, 34, 4-6 : « C'est pourquoi il s'attachait à cet espoir [l'hostilité des Gaulois à l'égard de Rome], et promettait toutes sortes de choses, en prenant soin d'envoyer des ambassadeurs chez les chefs des Celtes, ceux qui habitent de ce côté [du point de vue de Polybe, qui est à Rome], et ceux qui habitent dans les Alpes. Il ne lui paraissait possible de mener la guerre en Italie contre les Romains que s'il parvenait à traverser les difficultés du terrain pour arriver dans les endroits prévus, et qu'avec l'aide et l'alliance des Celtes pour l'entreprise qu'il s'était fixée. En revenant, ses envoyés lui apprirent la bonne volonté et l'attente des Celtes, et lui dirent que le passage des reliefs des Alpes était pénible et particulièrement difficile, mais pas impossible. Il tira ses troupes de leurs quartiers d'hiver à l'approche du printemps ».

APPIEN, *Hispanica* (= *Hist.*, 6), 3, 13 : « Il envoya des ambassadeurs aux Gaulois et fit examiner les passages des Alpes ». Polybe insiste en outre sur le fait qu'Hannibal ne bénéficiait d'aucune aide surnaturelle, mais qu'il avait fait en professionnel son travail de commandant (3, 48).

¹⁷ POLYBE, 3, 44, 5-7 : « Quant à lui, après avoir rassemblé ses troupes, il introduisit les roitelets de l'entourage de Magilos – ceux-ci, en effet, étaient venus vers lui depuis la plaine du Pô – et il fit expliquer à la foule par un interprète ce qu'ils avaient décidé. Dans ce qui fut dit alors, parmi les choses propres à assurer la confiance du grand nombre, la première était la vue évidente des ressources de gens qui étaient venus à eux et qui promettaient leur aide pour la guerre contre les Romains; ensuite, ce qui leur paraissait digne de foi, qu'ils seraient guidés à travers de tels endroits, où ils ne manqueraient de rien de nécessaire pour faire une marche à la fois rapide et sûre vers l'Italie ».

rendre en Espagne afin de contenir Hasdrubal, pareillement sur le point de déboucher de là-bas. Hannibal en fut informé par des transfuges et, en homme à l'esprit prompt et habile, sous la conduite d'habitants de la région de Turin, il arriva, par le Tricastin et les confins du pays des Voconces, aux défilés des Tricores. Lorsqu'il en fut sorti, il emprunta une autre route, jusqu'alors infranchissable. Il se fraya un passage à travers une roche d'une hauteur immense, qu'il réussit à dissoudre en la consumant par de puissantes flammes et en y versant du vinaigre, puis il suivit le cours de la Durance rendu dangereux par des tourbillons errants et occupa le pays étrusque²⁰.

Il situe ce moment avant la remontée du cours de la Durance, ce qui paraît surprenant et obligerait à supposer un chemin compliqué entre le Drac et la Durance, en passant par les « confins des Voconces », soit entre la haute Drôme et le Buech. Cela contredit Tite-Live, pour qui les difficultés ont commencé plus tard. En effet, c'est après avoir remonté la Durance qu'Hannibal se heurte aux indigènes. A cette occasion, Tite-Live signale en passant (21, 32, 10) que le Carthaginois envoie des éclaireurs gaulois en reconnaissance. Il a donc alors quitté le chemin indiqué par les Cisalpins et par ses propres explorateurs et doit se résoudre à chercher son chemin au jour le jour.

On comparera avec le résumé par Appien de la traversée d'Hasdrubal :

*Pendant ce temps, Hasdrubal, avec l'armée qu'il avait recrutée chez les Celtibères, parvint en Italie. Les Celtes l'ayant amicalement accueilli, il traversa les Alpes par le chemin ouvert précédemment par Hannibal, réalisant en deux mois ce qui en avait pris six à Hannibal*²¹.

Silius Italicus décrit un voyage qui tient plus du tourisme que de l'expédition à hauts risques : *Et déjà, l'hiver approchant de sa fin, la saison commençait à s'adoucir. Dès lors, avançant d'un pas rapide à travers les campagnes celtes, il admire les Alpes qui furent domptées, l'escarpement des passages ouverts dans*

*la montagne, il recherche les traces des pas d'Hercule et compare les routes ouvertes par son frère à celle que le dieu osa emprunter. Puis, une fois arrivé au sommet, il vint s'asseoir au bivouac d'Hannibal : « Quels murs, dit-il, quels murs, je te prie, Rome dresse-t-elle assez haut pour que, maintenant que mon frère a vaincu ces murailles, ils restent debout ? »*²².

La prière finale valorise opportunément l'exploit d'Hannibal que le voyage d'Hasdrubal démentait trop évidemment.

Il y a donc de toute évidence une exagération volontaire dans le récit du passage d'Hannibal. Il se trouve que ses propres historiographes et ceux du parti romain avaient des intérêts convergents. Les premiers faisaient d'une erreur tactique – quitter un chemin balisé dans les Alpes – la preuve de l'héroïsme, et distinguaient ainsi le passage d'Hannibal de celui, somme toute banal, des Gaulois qui l'avaient précédé. Les seconds devaient justifier l'impressionnante séquence de défaites qui ont marqué l'arrivée du Punique en Italie²³. En faisant d'un ennemi, certes général hors pair, l'équivalent du demi-dieu Hercule, ils expliquaient que leurs meilleurs généraux n'aient rien pu faire jusqu'à l'intervention de Fabius Maximus. Hasdrubal, qui disposait de troupes supérieures en nombre, visiblement moins usées par le trajet, et qui était arrivé plus vite, eut le malheur de se faire massacrer à peine parvenu en Italie, lors de la bataille de Sena Gallica, où il dut affronter les deux armées consulaires simultanément. Il n'était donc nul besoin d'héroïser le cadet autant que l'aîné.

DES ROMAINS SUR LES TRACES D'HANNIBAL

Un des éléments qui ont contribué à la légende du chef carthaginois est le fait que les Romains avaient évité de le poursuivre dans les Alpes, et n'y passèrent que bien après. Mais, là encore, il faut relativiser le contraste. D'une part le terrain de montagne était très peu propice aux manœuvres de la légion, d'autre part, nous

¹⁸ POLYBE, 3, 52-53; TITE-LIVE, 21, 34-35. Mais on peut soupçonner dans ce récit aussi une certaine complaisance à l'égard d'Hannibal. Il se méfie, mais n'est pas vraiment capable d'affronter les indigènes et reste une nuit coupé de ses hommes avant de pouvoir reprendre le dessus avec de lourdes pertes.

¹⁹ ZONARAS, 8, 23 (DION CASSIUS, 14), trad. André-Louis Rey.

²⁰ AMMIEN MARCELLIN, 15, 10, 11, trad. David Epée.

²¹ APPIEN, *Hannibalica* (= *Hist.*, 7) 8, 52, 221.

²² SILIUS ITALICUS, *Punica*, 15, 502-510, trad. David Epée.

²³ AMPELIVS (II^e s. après J.-C.), 28, 4 : « Hannibal, qui avait suivi son père pendant neuf ans en Espagne, fut fait général alors qu'il n'avait pas quinze ans, accumula les victoires pendant trois ans en Espagne, et, après avoir rompu le traité par la prise de Sagonte, vint en Italie à travers les Pyrénées et les Alpes; il triompha de Scipion à *Liternum*, de Tibérius Claudius sur la Trébie, de Flaminius ou [*lac*] Trasimène, de Paulus et Varron à Cannes, de Gracchus en Lucanie et de Marcellus en Campanie ».

l'avons vu, Scipion, sans son armée, il est vrai, avait fait le tour des Alpes aussi vite qu'Hannibal les avait traversées. En outre, les risques de pertes paraissent plus importants dans la montagne qu'en mer²⁴. Enfin, il faut garder à l'esprit qu'Hannibal n'a choisi cette voie que pour créer un effet de surprise et éviter d'affronter des Romains avant d'être en Italie. Pour les Romains, dont les intérêts se situaient alors en Italie, la traversée des Alpes ne présentait pas d'intérêt particulier. Lorsqu'ils iront en Espagne ou même en Provence, la voie de mer sera plus rapide et plus confortable. Inversement, dès que la traversée des Alpes présentera un intérêt stratégique quelconque,

ils s'y risqueront, avec moins de pertes qu'Hannibal. En 171 avant J.-C., le consul Caius Cassius Longinus emmène son armée – soit sans doute deux légions d'environ 5000 hommes – rejoindre le Danube depuis Aquilée, par les Alpes Juliennes ou les Alpes Carniques. En 154 avant J.-C., le consul Quintus Opimius mène une armée au secours des comptoirs marseillais. Parti de Plaisance, il passa, nous dit-on, par les sommets des Appenins pour parvenir dans l'arrière-pays de Nice. Il faut sans doute comprendre qu'il a emprunté soit la voie côtière – peu commode – par Vintimille, soit un col des Alpes méridionales pour prendre à revers les indigènes. Ce pourrait même être

■
²⁴ C'est sans doute ce que veut dire POLYBE, 3, 58, 6, que je comprends comme D. Roussel : « Les voyages par mer comportaient alors mille périls et les voyages par terre étaient encore bien plus dangereux », alors que J. de Foucault traduit l'inverse. Dans la mesure où Polybe est en train d'expliquer pourquoi le voyage d'Hannibal paraissait incroyable, la première traduction paraît plus justifiée.



Bourg-Saint-Pierre
(Photo André Kern, Médiathèque Valais – Martigny)

le Mont Genève puis la voie de Digne au Var. La mention des Appenins serait une erreur de Polybe due à une confusion entre deux massifs montagneux peu distincts vus de Rome. Cependant, dans les mêmes années, Polybe avait reconnu la route d'Hannibal, qu'il juge peu confortable mais praticable : il connaissait donc le secteur. La confusion s'expliquerait bien si Opimius était passé par la Ligurie et les Alpes Maritimes, là où Appenins et Alpes se rejoignent.

Entre 125 et 121 avant J.-C., des armées romaines venues à l'aide de Marseille, en conflit chronique avec les Salyens de Provence, se heurtent à plusieurs reprises aux Voconces

(Drôme et nord Vaucluse) et aux Allobroges (entre le Rhône et l'Isère). C. Jullian soupçonnait, d'après l'ordre des peuples vaincus, que les armées romaines étaient passées par le Mont Genève²⁵. A vrai dire, nos sources ne donnent pas d'indication précise, et ce point est encore discuté²⁶, mais l'opposition farouche des Voconces et des Allobroges s'expliquerait mieux si des armées romaines étaient passées chez eux, et surtout si ces peuples avaient pu craindre d'être déposés de leurs revenus routiers²⁷. Enfin, il n'est pas exclu que l'une ou l'autre de ces immenses armées romaines massacrées par les Cimbres et les Teutons dans les environs de Lyon en 109, non loin d'Agen en 107 et à proximité d'Orange

■
²⁵ JULLIAN 1993, p. 11.

²⁶ GOUDINEAU 2000, p. 55;
SORICELLI 1995, pp. 29-30.

²⁷ Voir le célèbre article de VAN BERCHEM 1956, pp. 199-208 = VAN BERCHEM 1982, pp. 67-78.



Pain de sucre

(Photo Benedikt Rast, Médiathèque Valais – Martigny)

en 105 avant J.-C., ou même celle qu'avait amenée Marius et qui triompha des Teutons en 102 avant J.-C. à Aix-en-Provence, soient passées par les Alpes. Les sources sont malheureusement muettes à ce propos.

Par la suite, la traversée en grands effectifs devient pratiquement banale, quelle que soit la saison. En 77, Pompée ouvrit – c'est lui qui l'affirme – une nouvelle route dans les Alpes, en massacrant force Gaulois²⁸ : les pertes sont chez les indigènes et non chez les voyageurs. César, en 58 avant J.-C., passe en urgence avec cinq légions (au bas mot 25 000 hommes²⁹), sans doute par le Mont Genève³⁰, peut-être après un essai par le Petit-Saint-Bernard³¹, et en bataillant contre les indigènes. Il passera de nouveau les Alpes durant l'hiver 53/52 avant J.-C., peut-être sans troupes, pour faire face à la révolte de Vercingétorix, puis à son retour en Italie en 50 avant J.-C., suivi, durant l'hiver, par au moins deux légions³². Passons sur d'autres exemples qu'il serait inutile d'énumérer. Mais on sait qu'en 43 avant J.-C., à la suite de la bataille de Modène (en avril), qui

vit la défaite partielle de Marc-Antoine et la mort des consuls en charge, les Alpes prirent une allure de boulevard³³. Marc-Antoine prit la fuite vers la Gaule, sans doute par les Alpes Maritimes, précédé de son frère Lucius, et suivi de son ami Ventidius, avec trois légions. Il était poursuivi, à pas lents, par Décimus Brutus, qui emprunta sans doute le Petit-Saint-Bernard (il était passé par Ivrea) avec sept légions. Peu après, Marc-Antoine, qui avait reçu l'adhésion des troupes de Lépide rentra en Italie avec dix-sept, ou plutôt onze légions. Ainsi, entre le printemps et le début de l'été, plusieurs dizaines de milliers de soldats ont franchi les Alpes dans les deux sens sans difficultés majeures. Les routes alpines, à l'époque, n'étaient pas encore carrossables, puisque le Mont Genève fut aménagé par Cottius quelques années plus tard, le Petit-Saint-Bernard par Auguste, ainsi que la voie de la côte, si l'on en croit le monument de La Turbie, et le Grand-Saint-Bernard, sans doute par Claude. Les conditions n'étaient donc pas si différentes de celles qu'avait rencontrées Hannibal.

HANNIBAL COMME PROTOTYPE LITTÉRAIRE

Les passages de ces armées romaines ne donnent pas lieu à des récits héroïques. Tout au plus souligne-t-on parfois que les conditions furent difficiles. Ainsi, lorsque Marc-Antoine quitta en hâte Modène pour rejoindre Lépide à Fréjus, il dut faire avancer à marche forcée une armée qui n'avait pas de quoi se nourrir (Plutarque, *Antonius*, 17, 6). En revanche, les panégyriques dont nous disposons, et qui, à l'exception de celui qu'avait écrit Pline-le-Jeune en l'honneur de Trajan, sont tous du IV^e s. après J.-C., reviennent à une pratique du récit héroïsé. Cette évolution est d'autant plus intéressante que les Alpes sont alors régulièrement traversées par des troupes importantes, et que les routes ont été aménagées depuis longtemps. Le récit épique de la traversée des Alpes appartient donc, de manière patente, au registre de la rhétorique et de la propagande impériales.



L'empereur Maximien, co-régent de l'Empire avec Dioclétien (286-305 après J.-C.)
Monnaie découverte en 1979 à Martigny
(Photo Archéologie cantonale, Martigny)

■
²⁸ VARRON (I^{er} s. avant J.-C.), chez SERVIUS, *Aeneis*, 10, 13; SALLUSTE (I^{er} s. avant J.-C.), *Epistulae*, 4 = *Historiae*, II, 98 M., 4; CICÉRON (I^{er} s. avant J.-C.), *De lege Manilia*, 11, 30; LUCAIN (I^{er} s. après J.-C.), 8, 808-810; APPIEN, *Bellum civile*, 1, 13, 109.

²⁹ Les calculs d'effectifs, lorsque par chance nous disposons du nombre de légions concernées, restent passablement imprécis, car l'effectif théorique de 6 000 hommes de la légion césarienne paraît avoir été un maximum plutôt qu'un nombre fixe. J'ai adopté arbitrairement un chiffre de 5 000 hommes environ, en considérant que, dans ce cas, les légions étaient neuves. Par la suite, certaines légions subirent parfois des pertes telles qu'elles ne pourront participer à la campagne pendant un an.

³⁰ RICE HOLMES 1899, 29, p. 309, JULIAN 1993, p. 202; PRIEUR 1969, p. 117; VAN BERCHEM 1982, 81, p. 193; ZANOTTO 1986, p. 25; RÉMY, BALLEST, FERBER 1996, p. 57.

³¹ WALSER 1986, p. 12; WALSER 1994, p. 27; LETTA 1976, p. 60.

³² Mais Plutarque (*Caesar*, 32, 1), suivi par Appien (*Bellum Civile*, 2, 4, 32) parle de « seulement 5 000 fantassins et 300 cavaliers ».

³³ Je renvoie au dossier publié dans TARPIN, BOEHM, COGITORE, EPÉE, REY 2000, pp. 108-112. Voir aussi SYME 1967; BOTERMANN 1968, pp. 109-130.

Le modèle d'Hannibal, là encore, n'est pas loin, puisque l'empereur ouvre une voie nouvelle. Il se place ainsi dans la continuité d'Hercule, d'Hannibal et de Pompée « le Grand ».

Le christianisme, enfin, a su réinterpréter la traversée des Alpes, en montrant Théodose en larmes et en prières au sommet des Alpes avant d'affronter Eugène et Arbogast sur le Frigidus, en 394. L'empereur n'est plus le nouvel Hercule, mais celui que Dieu soutient face à l'impossible (et aux païens!), et qui en triomphe par sa piété.

Eugène et Arbogast avaient fait les préparatifs nécessaires pour les armées rangées en ordre de bataille dans les plaines; ils avaient occupé les versants étroits des Alpes et des points de passages obligés, après avoir dressé plus avant des embuscades. Quoiqu'ils fussent inférieurs en nombre et en forces, ils l'emportaient néanmoins par le seul dispositif de la guerre. Cependant Théodose, établi au sommet des Alpes, privé de nourriture et de sommeil, se sachant abandonné par les siens et ignorant que ses ennemis lui bloquaient le passage, pria, seul, l'unique Seigneur



L'empereur Théodose 1^{er} le Grand (379-395 après J.-C.)
Monnaie découverte en 1993 à Martigny
(Photo Archéologie cantonale, Martigny)

Jésus-Christ qui peut tout accomplir, le corps étendu par terre, l'esprit fixé sur le ciel. Puis, après avoir passé une nuit sans sommeil pour n'avoir cessé de prier et après avoir laissé derrière lui des lacs de larmes témoignant en quelque sorte du prix dont il avait dû payer le secours céleste, il prit les armes seul et avec confiance, sachant qu'il n'était pas seul; il donna par un signe de croix le signal du combat et il se lança dans la bataille, bien décidé à l'emporter même si personne ne voulait le suivre³⁹.

Là encore, le modèle du Carthaginois est présent. On se rappelle en effet qu'une tradition tenace évoquait un dieu qui aurait guidé Hannibal dans sa course. Le moment de méditation au sommet du col est aussi un épisode incontournable.

CONCLUSION

En somme, la construction du mythe d'Hannibal, entamée de son vivant et sans doute à sa demande, a fourni par la suite des procédés nécessaires à la valorisation d'un acte certes peu aisé, mais certainement pas impossible. On remarquera au passage que l'héroïsation ne s'applique qu'aux traversées auxquelles le chef a pris part personnellement, et jamais aux déplacements de troupes, même importantes, sous l'autorité d'un subordonné. Dans les faits, Gaulois et Romains n'ont jamais éprouvé de grandes difficultés à traverser les Alpes. Nos sources ne mentionnent qu'une seule fois un empereur bloqué en Gaule, et l'empêchement tenait apparemment à un temps particulièrement exécrable⁴⁰.

Hannibal devait sa gloire au fait qu'il était le premier non-Européen dans les Alpes, qu'il inventait une stratégie nouvelle et qu'il avait si souvent vaincu Rome. Ce n'est pas un hasard si David, pour magnifier encore l'exploit de Bonaparte, a choisi de faire figurer sur un rocher, au pied du futur empereur, le nom, presque effacé, du Punique, inscrivant le « petit caporal » dans la continuité de l'un

39 OROSE, *Historia adversus paganos*, 7, 35, 13-15, trad. David Epée.

40 Il s'agit de Constance II, bloqué par un hiver rigoureux, peut-être lors de l'usurpation de Népotianus : AURELIUS VICTOR (IV^e s. après J.-C.), *Liber de Caesaribus*, 42, 5.

des plus grands généraux de l'Antiquité. La comparaison était d'ailleurs un parallèle à tiroir, puisque Hannibal était souvent comparé à Alexandre le Grand, dont la gloire, comme conquérant, ouvreur de routes nouvelles et libérateur, était bien établie⁴¹. La propagande antique était ainsi la propagande moderne.

Ainsi s'explique aussi la passion des Modernes pour la question, somme toute assez secondaire, de l'identification précise du col emprunté par Hannibal, alors même que nous ne pou-

rons pas dire par quels cols sont passés les Gaulois avant lui ou même après lui, et avec des effectifs parfois supérieurs, ni, bien souvent, ceux qu'ont empruntés les armées de Rome. La publicité accordée au Carthaginois a conduit nombre d'historiens à tenter d'identifier en vain un col dont Tite-Live (21,38) dit que déjà de son temps on ne savait plus exactement où il se trouvait, sans bien réaliser que le récit sur lequel ils s'appuyaient était une construction littéraire et non un compte rendu d'exploration géographique⁴².



Route versant italien, en amont de Saint-Rémy
(Médiathèque Valais – Martigny)

■
⁴¹ Il est probable que la comparaison avec Alexandre, topos littéraire classique, avait été développée dès le vivant d'Hannibal, qui se posait en libérateur des Italiens et récupérait un système de propagande exploité par le Macédonien et par ses successeurs comme Pyrrhus. La comparaison entre Hannibal et Alexandre était un lieu commun dans l'Antiquité, et pouvait être conclue habilement par le rappel qu'Hannibal avait été vaincu par Scipion. C'est la solution adoptée par Lucien de Samosate dans un de ses *Dialogues des morts*. Mais Lucien prend bien garde de conclure qu'Hannibal méritait légitimement la troisième place, derrière Alexandre et Scipion.

⁴² LANCEL 1992, qui commente le voyage d'Hannibal, note en outre que l'on a tenté en vain de reproduire la destruction de blocs de roche à l'aide de vinaigre et de feu, comme l'aurait fait Hannibal pour s'ouvrir la voie. L'in vraisemblable vient ici au secours du roman.

- D. VAN BERCHEM, « Du portage au péage. Le rôle des cols transalpins dans l'histoire du Valais celtique », in *Museum Helveticum*, 13, 1956, pp. 199-208 = VAN BERCHEM 1982, pp. 67-78. VAN BERCHEM 1956
- D. VAN BERCHEM, *Les routes et l'histoire*, Genève, 1982. VAN BERCHEM 1982
- A. BOCQUET, « L'archéologie de l'Age du Fer dans les Alpes occidentales françaises », in A. Duval (éd.), *Les Alpes à l'Age du Fer (Revue Archéologique de Narbonnaise, suppl., 22)*, Paris, 1991, pp. 91-156. BOCQUET 1991
- H. BOTERMANN, *Die Soldaten und die römische Politik in der Zeit von Caesars Tod bis zur Begründung des zweiten Triumvirats*, München, 1968. BOTERMANN 1968
- F. M. GAMBARI, « Commerce étrusque et relations transalpines de l'Italie nord-occidentale au VI^es. avant notre ère », in A. Duval (éd.), *Les Alpes à l'Age du Fer (Revue Archéologique de Narbonnaise, suppl., 22)*, Paris, 1991, pp. 401-414. GAMBARI 1991
- Chr. GOUDINEAU, *César et la Gaule*, Paris, 2000. GOUDINEAU 2000
- C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, III, Paris, 1909 (réimpression, 1993). JULLIAN 1993
- S. LANCEL, *Carthage*, Paris, 1992. LANCEL 1992
- C. LETTA, « La dinastia dei Cozii e la romanizzazione delle Alpi occidentali », in *Athenaeum*, 54, 1976, pp. 37-76. LETTA 1976
- L. PAULI, « I passi alpini e le migrazioni celtiche », in *I Celti*, exposition, Palazzo Grassi, Venice, 1991, Milano, 1991, pp. 215-219. PAULI 1991a
- L. PAULI, « Les Alpes centrales et orientales à l'Age du Fer », in A. Duval (éd.), *Les Alpes à l'Age du Fer (Revue Archéologique de Narbonnaise, suppl., 22)*, Paris, 1991, pp. 291-309. PAULI 1991b
- H. PETER (éd.), *Historicorum Romanorum reliquiae*, I, Leipzig, 1967. PETER 1967
- J. PRIEUR, « Le col du Montgenèvre dans l'Antiquité », in R. Chevallier (éd.), *Actes du colloque international sur les cols des Alpes*, Bourg-en-Bresse, 1969, pp. 113-120. PRIEUR 1969
- B. RÉMY, F. BALLET, E. FERBER, *Carte archéologique de la Gaule, 73, La Savoie*, Paris, 1996. RÉMY, BALLET, FERBER 1996
- T. RICE HOLMES, *Caesar's conquest of Gaul*, London, 1899. RICE HOLMES 1899
- G. SORICELLI, *La Gallia Transalpina tra la conquista e l'età cesariana*, Como (*Biblioteca di Athenaeum*, 29), 1995. SORICELLI 1995
- R. SYME, *La révolution romaine*, Paris, 1967 (Oxford, 1952). SYME 1967
- M. TARPIN, I. BOEHM, I. COGITORE, D. EPÉE, A.-L. REY, « Sources écrites de l'histoire des Alpes dans l'Antiquité », in *Bulletin d'Etudes Préhistoriques et Archéologiques Alpines*, XI, Aoste, 2000, pp. 9-220. TARPIN, BOEHM, COGITORE, EPÉE et REY, 2000

- S. VERGER, « Note sur un graffite archaïque provenant de l'habitat hallstattien de Montmorot (Jura) », in *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1998, pp. 619-632. VERGER 1998
- D. VITALI, 1991, « I Celti in Italia », in *I Celti*, exposition, Palazzo Grassi, Venise, 1991, Milano, 1991, pp. 220-235. VITALI 1991
- G. WALSER, Die militärische Bedeutung der Alpen in der Antike, in *Studien zur Alpengeschichte in antiker Zeit, Historia Einzelschriften*, 86, Stuttgart, 1994, pp. 9-48. WALSER 1994
- G. WALSER, *Via per Alpes Graias, Historia Einzelschriften*, 48, Stuttgart, 1986. WALSER1986
- A. ZANOTTO, *Valle d'Aosta antica e archeologica*, Aoste, 1986. ZANOTTO 1986
- A. ZIOLKOWSKI, « Credibility of numbers of battle captives in Livy books XXI-XLV », in *Parola del Passato*, 45, 1990, pp. 15-36. ZIOLKOWSKI 1990